

HÉLÈNE.

Mais si réellement cela ne vous dérange pas trop ?

PAUL, riant.

J'en étais sûr... C'est par ici, madame, s'il vous plaît... (*Ils se mettent en marche.*) Oui, je savais que l'homme publiquement voué à un prochain hyménée revêt immédiatement aux yeux de votre sexe un caractère spécial d'innocence — ou plutôt d'innocuité ; il n'est plus de la terre et n'éveille plus aucune passion mortelle ; c'est une créature indifférente, déclassée, neutre...

HÉLÈNE.

Dites sacrée.

PAUL.

Sacrée, soit. La robe du fiancé a effectivement un faux air de soutane ; mais on sait que la plus honnête jeune femme fait peu de cas d'un prêtre dans un salon.

HÉLÈNE.

Et pourquoi cela ?

PAUL.

Eh ! mon Dieu ; madame, c'est que l'amour...

HÉLÈNE.

Oh ! l'amour !

PAUL.

Je l'ai nommé... C'est que l'amour, visible ou caché, alimente seul les légers commerces du monde et seul leur donne le mouvement et la vie. Il forme, entre vous et nous autres, la trame subtile et inaperçue des dialogues les plus irréprochables : supprimez-le, tout intérêt s'affaîsse et toute conversation tombe. On cause de tout autre chose ; on le croit bien loin il est là cependant, et, si par exception, il n'y est pas et ne peut y être, on meurt d'ennui.

HÉLÈNE.

On ne saurait dire plus discrètement que nous sommes toutes des coquettes déterminées.

PAUL.

On n'est point coquette pour cela, madame ! On aime la vertu mais on en veut avoir le mérite, et cela est très juste : il n'y a pas plus d'honneur que de plaisir à se sauver, s'il n'existe aucune chance de se perdre. On ne veut assurément ni faillir soi-même, ni mettre à mal son interlocuteur, mais il est insupportable que cela soit impossible.

HÉLÈNE.

Vanité des vanités ! Il ne vous entre pas dans l'esprit qu'une femme puisse s'occuper avec plaisir, si elle ne s'occupe de vous ! C'est une erreur, monsieur du Kerdic, je vous assure.

Je suis mondaine au premier chef, et je vous certifie que le monde nous offre une variété infinie de divertissemens auxquels l'amour demeure parfaitement étranger.

PAUL.

Je vous serai obligé, madame, de me dire lesquels.

HÉLÈNE.

Par exemple, moi, je passe mes jours à me faire belle pour le soir... Pensez-vous que ce ne soit pas une fête continuelle, je ne dis pas d'être belle, mais d'y travailler !... Vous froncez le sourcil, monsieur du Kerdic ! Je devine sur vos lèvres un mot que votre courtoisie retient à grand-peine... un mot terrible où les hommes résumant tout ce qu'ils peuvent concevoir pour notre sexe de mépris, d'indignation et de pitié... Chiffons ! disent-ils, et tout est dit sur notre compte. Pauvres gens ! Savent-ils seulement ce que c'est qu'un chiffon ! Ils savent ce que cela coûte, et voilà tout ! Mais ce que c'est en réalité, je vais vous le dire à vous, monsieur, qui me paraissez être un homme sérieux et réfléchi. C'est la dentelle qui frissonne, le velours qui miroite, le satin qui craque sous le doigt ; ce sont mille tissus légers comme l'air, gracieux comme les fleurs, brillans comme les astres, que notre main tourmente, ploie et assouplit à sa fantaisie. Dites tant que vous voudrez que cela est frivole, mais avouez que cela est charmant. (*Elle rit.*)

PAUL.

C'est une source d'émotions qui m'était inconnue, mais que vous faites jaillir à mes yeux d'une façon éblouissante et irrésistible... Je demeure dès ce moment convaincu que toute la destinée d'une femme est écrite dans ce joli mot : — Chiffons ! — et que l'esprit et le cœur n'ont rien à voir au-delà.

HÉLÈNE.

Ah ! voilà un homme raisonnable à la fin !... Je pars de là pour prédire une félicité sans bornes à la jeune personne que vous allez épouser... Puis-je vous demander si elle est de ce pays ?

PAUL.

Il est possible qu'elle en soit, madame, mais je ne puis vous l'affirmer, n'ayant pas encore l'avantage de la connaître.

HÉLÈNE.

Comment ! votre choix n'est donc pas arrêté ?

PAUL.

Pas encore, madame. C'est le seul obstacle qui s'oppose à mon bonheur.

HÉLÈNE.

Mais, s'il en est ainsi, vous avez surpris ma confiance ! (*Elle s'arrête.*)

PAUL.

Permettez, madame ; mon choix n'importe point à votre sécurité. Il doit vous suffire que je me marie, que ce soit mon dessein irrévocable et que je vous l'aie déclaré. En déployant ce drapeau inoffensif, j'ai abjuré, ce me semble, tous les droits des belligérans, et vous ne sauriez désirer de meilleure sauvegarde pour les courtes relations que le hasard vous impose et dont il me favorise.

HÉLÈNE, se remettant gaiement en marche.

A la bonne heure, si toutefois ce mariage est un projet sérieux, et non une plaisanterie de circonstance.

PAUL.

Ce projet est tellement sérieux, madame, et il absorbe à tel point toutes mes facultés, que je ne saurais vous parler d'autre chose, quand même je le voudrais. Déterminé à le réaliser d'ici à fort peu de temps, j'en rêve tout haut, j'en subis sans relâche et j'en fais subir sans pitié aux personnes obligeantes les fiévreuses préoccupations.

HÉLÈNE.

Parlez-m'en donc, monsieur du Kerdic, et ne me parlez que de cela : j'en serai bien aise tout-à-fait. C'est un terrain sur lequel vous ne pouvez vous égarer.

PAUL.

Quoi ! madame ! et si j'osais invoquer, pour guider ma vue dans l'abîme qui m'attire, l'assistance de vos lumières...

HÉLÈNE.

Des conseils ? encore mieux ! Supposez que je suis votre grand'tante. C'est ce que je demande. Je ne suis pas fière. Ainsi, allez !

PAUL.

Eh bien ! madame, je commence.

HÉLÈNE.

C'est ça, commencez.

PAUL.

Je suis, madame, dans une perplexité extraordinaire : je veux me marier...

HÉLÈNE.

C'est convenu !

PAUL.

Je le veux, un peu parce que c'est ma propre inclination d'en venir là, et beaucoup parce que c'est celle de mon père de m'y voir venir.

HÉLÈNE.

Cela est d'un bon fils.

PAUL.

Or, madame, je m'étais donné trois ou qua-

tre ans pour méditer à fond cette résolution suprême : me voici arrivé à la limite d'âge que je m'étais posée, et toutes mes méditations n'auront abouti qu'à un mariage de désespoir.

HÉLÈNE.

Vous me faites frémir.

PAUL, s'échappant avec énergie.

J'épouserai un laideron abominable et stupide, — et elle me trompera, encore ; vous verrez ça !

HÉLÈNE.

Je ne verrai rien, mais vous le mériterez. Pourquoi faire de propos délibéré un mauvais choix ?

PAUL, avec brusquerie.

Et le moyen d'en faire un bon, madame ?

HÉLÈNE.

Ne vous fâchez pas, je vous en conjure. Je ne suis pas cause de ce qui vous arrive, moi, monsieur du Kerdic. Voyons, raisonnons tranquillement. Puisque vous jouissez encore de toute votre liberté, qu'est-ce qu'il vous en coûtera de prendre une femme agréable au lieu d'un monstre ?

PAUL.

Madame, dans ma première jeunesse, quand j'étais au bal, j'invitais à danser de préférence ces fagots abandonnés qui semblent fixés à demeure sur les banquettes : ce n'était pas que j'eusse naturellement le goût des objets hideux ; non : mais ma timide courtoisie appréhendait mortellement les dédains, ou seulement la glaciale indifférence des beautés trop sûres d'elles-mêmes. Je voulais qu'on me sût gré de mon choix, et je prétendais faire des heuruses. C'est un sentiment analogue qui me pousse aujourd'hui à rechercher la main de quelque fille de campagne disgraciée. Il me semble qu'à défaut d'autre vertu, je pourrai compter sur sa reconnaissance.

HÉLÈNE.

Mais pas du tout. Pour apprécier le mérite de votre abnégation, il faudrait d'abord que votre fille de campagne eût conscience de ses disgrâces, et vous n'en rencontrerez aucune de ce caractère, pas plus à la campagne qu'à la ville ; c'est moi qui vous le dis.

PAUL.

Vous conviendrez au moins, madame, qu'en épousant une femme sans attraits d'aucune sorte, je m'assure une sorte de garantie matérielle contre ces soucis vulgaires, ces inquiétudes, ces soupçons, pour ne pas dire ces catastrophes risibles, qui empoisonnent l'existence de la plupart des maris.

HÉLÈNE.

Bon, soit ! supposons que les choses tour-

ment à votre gré de ce côté-là, que vous ayez, monsieur du Kerdic, cet avantage, si flatteur pour une âme délicate, de voir votre femme suivre le droit chemin, non point par attachement à votre personne ni à ses devoirs, mais par l'impossibilité d'en sortir et de trouver votre égal en courage... croyez-vous qu'en moins de six mois vous ne serez pas mort de honte, d'ennui et de haine comprimée, au bras de votre affreuse et fidèle compagne ?

PAUL.

Eh ! madame, je ne demanderais pas mieux que de guider mon choix par des raisons plus spirituelles ; mais, au nom du bon Dieu, comment pénétrer ce voile naturel de dissimulation que la pratique du monde épaissit encore sur le front des jeunes filles ? Les plus belles années de ma jeunesse se sont consumées à tenter la conquête de cette terre promise, et vous le voyez, madame, quelques cheveux argentés, une vieillesse précoce, voilà les seuls fruits de mon opiniâtre labeur.

HÉLÈNE, gravement.

Ils sont amers ! — Mais monsieur du Kerdic, si vous avez tant de peur des jeunes filles, que n'en prenez-vous une vieille ? Les vieilles sont plus communicatives.

PAUL, d'un ton bourru.

Elles le sont trop !

HÉLÈNE.

J'ai une grande idée. Si vous preniez une veuve ?

PAUL, vivement.

Oh ! pour cela, non !

HÉLÈNE, riant.

Bon ! Vous ne savez pas ce que vous refusez... (Elle s'arrête brusquement en face d'une clairière qui s'ouvre au détour du sentier. Qu'est-ce que j'aperçois là !... une ruine !... Une ruine dans les bois... effet de soleil couchant... Oh ! que c'est joli !... Comment appelez-vous cette ruine ?

PAUL, avec humeur.

Je l'appelle une vieille cabane de charbonnier.

HÉLÈNE, s'avançant dans la clairière.

Une cabane de charbonnier avec des gargouilles, des colonnettes et des ogives d'un pur gothique flamboyant ! c'est curieux et rare... il faut voir cela de près. (Elle rôde à travers les débris, grattant la mousse et soulevant le tapis de lierre qui recouvre les vieux murs. — Une croix en granit, élevée sur deux marches, est restée debout au milieu de l'enceinte. — Hélène appelant Paul tout à coup :) Monsieur

du Kerdic, venez donc à mon secours ! voici comme des lettres au-dessus de la porte... mais je crains que ce ne soit du sanscrit...

PAUL, qui s'est approché.

Il me semble que c'est tout bonnement un nom en latin.

HÉLÈNE.

Le nom du charbonnier probablement. Pouvez-vous lire ?

PAUL, grimant sur un pan de muraille.

Permettez... ça fait comme Sara je ne sais pas trop.

HÉLÈNE.

Mais savez-vous le latin d'abord ? car si vous ne le savez pas, il est inutile de vous donner une entorse.

PAUL, toujours sûr le mur.

Non, ce n'est pas Sara, c'est sancta !

HÉLÈNE.

En effet, c'est plus plausible... Et ensuite ?

PAUL.

Ensuite, il y a... attendez... il y a Marc... eh ! saint Marc, parbleu ! (Il saute à terre d'un air satisfait.)

HÉLÈNE.

Saint Marc et la madone ! c'est possible... mais moi je croirais plutôt, si ma vue ne me trompe pas, qu'il y a Marcella, d'autant plus que ça s'accorderait mieux avec sancta qui est féminin... (Elle rit.) Au reste, c'est toujours de la même famille, n'est-ce pas, monsieur du Kerdic ?

PAUL.

Ma foi ! vous avez raison... Marcella... Je voyais bien qu'il y avait encore des lettres après Marc... mais je croyais que c'était le paraphe.

HÉLÈNE.

Les antiquaires n'en font jamais d'autres... Serait-ce abuser de votre complaisance que de vous demander cinq minutes de halte dans cette oasis !... Je serais heureuse de charbonner... cette charbonnerie...

PAUL.

Je suis absolument à vos ordres, madame. (Hélène s'assied sur les marches de la croix, en face des ruines de la chapelle ; et se met à dessiner. Paul assis à quelque distance, remue des feuilles mortes avec son pied, Moment de silence.)

HÉLÈNE.

Dormez-vous, monsieur du Kerdic ?

PAUL.

Non, madame.

HÉLÈNE, grossissant sa voix.

Non, madame !... (De sa voix naturelle.) Ça

n'empêche pas que je sais mieux le latin que vous, quoique je ne l'aie jamais appris que dans les litanies des saints... Je vous avertis que, pour votre mariage, on vous fera dire des prières en latin... Ainsi arrangez-vous de sorte... Mais, à propos de cela, puis-je vous faire une question indiscrète ?

PAUL, souriant.

Je vous en prie.

HÉLÈNE.

Quelle espèce d'homme êtes-vous, là, franchement ?

PAUL.

Mon Dieu, vous m'embarrassez beaucoup... Je suis un homme comme tous les autres.

HÉLÈNE.

Tant pis.

PAUL.

Je suis un peu brusque, mais point méchant... voilà pour le cœur. Quant à mon esprit... dame ! j'ai beaucoup de mémoire... j'ai fait mes études au collège Louis-le-Grand...

HÉLÈNE.

Êtes-vous reçu bachelier ?

PAUL.

Oui, oui.

HÉLÈNE.

Eh bien ! mais, vous pouvez faire un très beau mariage avec tout cela !

PAUL.

Vous êtes trop bonne, (Il se lève et vient regarder le dessin d'Hélène.) Comment, madame ! vous dessinez comme M. Ingres !... le gothique flamboyant est surtout parfaitement rendu... On dirait le Parthénon !

HÉLÈNE, sérieuse.

N'est-ce pas ? (Paul s'incline et fait lentement quelques pas à travers les décombres. Hélène reprend après un intervalle :) Monsieur du Kerdic, comment comptez-vous vous conduire avec votre femme ?

PAUL.

Mais, madame, en galant homme.

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que c'est que ça, en galant homme !... L'aimerez-vous ?

PAUL.

C'est mon intention. Je n'irai pas, vous pensez bien, prendre une guitare et me planter sous ses fenêtres comme un Espagnol ; mais tous les égards d'un cœur mûri par l'expérience lui seront exclusivement consacrés.

HÉLÈNE.

Ça la flattera, soyez-en sûr... C'est assez gentil, tenez, cette petite chose que je mets là ?

PAUL, regardant le dessin.

Ravissant... Qu'est-ce que cela représente ?

HÉLÈNE, après une pause.

Un éléphant ! (Paul s'incline, retourne s'asseoir et paraît se plonger dans de profondes réflexions. Au bout d'un instant, Hélène jette sur lui un regard furtif et se met à rire.)

PAUL.

Peut-on savoir ce qu'il y a, madame ?

HÉLÈNE, continuant à dessiner et sans lever les yeux.

Il y a que je ne puis m'empêcher de rire de toute la peine que vous vous donnez... Je parie que vous pensez encore à votre mariage ; mais, mon Dieu, à quoi cela vous sert-il toutes ces méditations, ces défiances, ces calculs ? Je veux bien vous dire, quoique vous soyez très injustement fâché contre moi...

PAUL.

Non, madame, en vérité.

HÉLÈNE.

Si fait. — Quoique vous boudiez, quoique vous cherchiez à jeter du discrédit sur mes petits talents, et tout cela à propos de saint Marc...

PAUL.

Mais, madame, je vous jure que non.

HÉLÈNE.

Je vous jure que si. Toutefois, je veux bien vous dire que vous perdez complètement votre temps, que vous cherchez le secret de votre avenir dans des éléments qui ne le contiennent pas. C'est de vous même, de votre conscience, de vos qualités ou de vos défauts que vous pouvez dégager l'inconnu qui vous épouvante si fort et tirer votre horoscope conjugal. J'essayais de le faire tout à l'heure, quand vous m'avez découragée par vos réponses dérisoires.

PAUL.

Mais, madame, quand je serais moi-même un assemblage inoui de perfection, si j'épouse à mon insu les sept péchés capitaux, vous avouerez bien qu'ils m'étouffent plutôt que je ne les étoufferai.

HÉLÈNE.

Laissez donc. Est-ce qu'on épouse à son insu les sept péchés capitaux ? N'exagérez donc rien. Les filles qui font pleurer leur mère et qui battent leur femme de chambre sont rares d'abord, et ensuite on les montre au doigt... ce sont des scandales publics. Quand on les épou-

se, c'est qu'on le veut bien. A part ces exceptions qui crèvent les yeux et qu'il est facile d'éviter, il y a peu de filles honnêtement nées, bien peu, croyez-moi, quelles que soient les nuances incertaines de leur caractère, qui n'aient au fond de l'âme tout ce qu'il faut pour honorer le nom d'un homme et bénir son foyer.

PAUL.

Sur ma parole, madame, si je le croyais...

HÉLÈNE.

Eh! vous le croyez, vous le savez comme moi, car cela est évident; mais vous savez aussi que ces bons germes ne se développeront pas tout seuls, que la meilleure mère ne peut que vous préparer l'éducation de votre jeune femme... et c'est cette tâche qui effraie votre conscience et qui gêne votre paresse. Oh! je vous comprends très bien... ce que vous voudriez, ce que vous poursuivez, c'est une femme d'une vertu assez supérieure pour compenser le défaut de la vôtre, une femme si heureusement dotée que ses dispositions au bien se soutiennent sans appui et mûrissent sans culture, une femme enfin si solide en ses principes qu'elle accomplisse sa destinée avec l'inflexible précision des astres caressant les rayons ou protégeant de son ombre votre indolente sécurité. Eh bien! cette femme-là, monsieur du Kerdic, cette femme-là, vous ne la trouverez ni ici, ni ailleurs, ni en Chine, car elle n'existe pas... Ainsi ne cherchez plus... c'est inutile. (*Elle ferme son album et se lève; le jour décroît sensiblement.*)

PAUL.

Hélas! madame, êtes-vous sûre de faire à la justice, à la vérité toute leur part légitime dans une apologie aussi libérale de votre sexe dans une condamnation si rigoureuse du nôtre? Je connais le monde: il y a de mauvais maris, il y en a beaucoup; mais il en est de bons aussi. Sont-ils payés suivant leur mérite? en êtes-vous certaine? L'honneur le plus loyal suffit-il toujours ou même habituellement, à chasser du cœur d'une femme la mobilité, l'astuce, la trahison et tout cet héritage fatal de la première épouse et de la coupable?

HÉLÈNE.

D'abord, ne me donnez pas pour argumens ces pauvres banalités poétiques, ces profanations pitoyables des choses saintes; ne me parlez pas d'héritage fatal... cela est puéril. Notre sang serait aussi pur que le vôtre, vous ne pouvez l'ignorer, si vous ne le troublez par vos enseignemens, si vous ne vous attachez pas incessamment, dans le commerce du monde, à éveiller en nous au profit de vos passions, de vos plaisirs, ces mauvais instincts qui sont le mélange inévitable, mais non le fond de notre nature; et puis, vous criez anathème, vous par-

lez de corruption originelle, quand ces vices que vous avez fait naître se retournent contre vous, quand vous êtes victimes de ces flammes que vous avez attisées, quand vous vous blessez à ces tristes jouets qui sont l'œuvre de vos mains! Puisque vous aimez la vérité, la voilà!...

PAUL.

Oh! je ne tiens pas à l'héritage fatal; je tiens à établir qu'un bon mari, tout aussi souvent qu'un mauvais...

HÉLÈNE. *Elle est debout sur les marches de la croix, et parle avec une énergie enthousiaste*

Qu'appellez-vous un bon mari? Le mariage est donc, à votre avis, une de ces transactions, une de ces affaires purement humaines où il suffit d'apporter le facile honneur, les qualités superficielles qui font un galant homme, comme vous dites? Oui, vous le pensez; mais c'est une profonde méprise, monsieur du Kerdic... et ne cherchez pas ailleurs la cause de vos déceptions et de nos égaremens. Vous vous mariez comme les prêtres de certaines religions barbares accomplissent les rites de leurs ancêtres, dont le sens est perdu pour eux; vous vous mariez pour obéir à la vague influence de l'exemple, de la tradition, de la routine... Vous enfermez toute la vie d'une femme dans un épisode indifférent de la vôtre, et voilà le mariage! Mais, dites-moi, sur quel miracle comptez-vous pour nous apprendre les vertus de notre état nouveau? Votre légèreté d'idées, vos principes flottans, votre insouciant scepticisme, auront-ils le don de nous inspirer, le respect, la gravité, la sainteté de l'épouse? Ces sentimens, qui sont au-dessus de l'honneur mondain autant que le mariage est supérieur à une intrigue vulgaire, s'ils ne sont pas dans votre cœur... et ils n'y sont pas... pensez-vous que le cœur de votre femme les concevra de lui-même?... Jamais, jamais, entendez-le bien!... Et, tenez, monsieur du Kerdic, le conseil que vous me demandiez, je vais vous le donner avec une franchise qui vous déplaira peut-être... vous devez sentir pourtant que je vous traite en ami plus qu'en étranger... je ne sais pourquoi, et j'ai tort sans doute... n'importe! — eh bien! ne vous mariez pas! Vous avez, je le crois sincèrement, beaucoup de loyauté, et même de bonté... vous seriez un bon mari, à votre compte, — mais pas au mien, pas au nôtre... Je vous le prédis, vous seriez, comme tant d'autres, malheureux, jaloux à bon droit, trompé peut-être... parce qu'il vous manque, comme aux autres, l'intelligence sérieuse, élevée et laissez-moi vous le dire, la main sur cette croix que vous oubliez trop... la pensée religieuse de ce que vous faites, de l'acte où vous vous engagez, parce que vous formez trop légèrement ces liens que vous voulez si soli-

PAUL.

Vous l'aurez oublié. Quel attrait y ramènerait votre pensée? Sans la vie enchantée que votre parole, votre bonté, votre âme épanchée tout entière, viennent de prêter à ce coin perdu du monde, que serait-il pour moi-même, sinon un poétique hasard de promenade, qu'on traverse et qui n'est plus? Vous emporterez d'ici, madame, un dessin dans un album: en le revoyant, vous vous souviendrez quelquefois de la vieille chapelle, des arbres, des pierres, mais jamais de moi; car rien de moi ne s'est mêlé à vos impressions, pas un rayon de ma vie, pas une goutte de mon cœur, — rien! Vous avez rencontré un étranger, et c'est un étranger que vous allez quitter.

HÉLÈNE.

Non... pas au point que vous le dites;... mais la nuit nous gagne, et je vous supplie...

PAUL.

Pourquoi ce souci dont je vous importune? Qu'êtes-vous, que pouvez-vous être pour moi? Je ne vous connais pas... Nous sommes séparés sans doute à jamais et de toutes façons... Que m'importe une place dans votre souvenir? Et d'où vient le chagrin que j'éprouve en songeant que je ne l'ai point conquise? Non... je ne puis... je ne puis demeurer sous le coup de ce conseil que vous dictait le mépris... De grâce, madame, n'en croyez pas cet orgueil misérable, cette lâche pudeur du bien qui retient sur mes lèvres, qui pervertit en railleries mes sentimens les plus vrais, les meilleurs, les plus dignes d'être avoués...

HÉLÈNE, à demi voix.

Oh! que c'est vrai!

PAUL, avec chaleur.

Cet orgueil, ce masque, je le brise à vos pieds. Jamais, je peux vous le confesser, jamais aucun espoir humain, jamais aucun mot d'amour ou d'ambition ne fut caressé dans un cœur, comme l'a été dans le mien ce mot presque ridicule, — ce mot de mariage!... Ma jeunesse, toute ma jeunesse s'était comme ajournée à cette date mystérieuse pour se payer de ses douleurs et réparer ses faiblesses, pour répandre enfin dans une source pure toutes ses vertus, souvent refoulées, jamais tariées, jamais souillées! Affection bénie! tendre protection, confiante intimité, chères visions du foyer domestique, que de fois je vous ai invoquées, et avec quelle ferveur, avec quel attendrissement! Dieu m'en est témoin... Et ce Dieu, puisque je l'ai nommé, pouvez-vous croire que je l'oublie au moment même où je tends les mains vers la loi la plus sacrée, la plus douce qu'il nous ait faite? Ma religieuse, madame, n'est pas sans doute aussi précise,

des, et qui ne tiennent à rien quand ils ne tiennent pas au ciel; parce que vous manquez de foi, comprenez-moi bien, de foi en vous-mêmes, en nous et en Dieu!...

PAUL.

C'est un langage bien sévère, madame, et j'y sens respirer cependant une bienveillance si sérieuse, que j'en suis confus. Chacune de vos paroles, en me pénétrant du respect que je vous dois, me fait sentir amèrement combien peu je vous l'ai témoigné.

HÉLÈNE, qui est descendue près de lui.

Oh! mon Dieu, monsieur du Kerdic, une femme qui commet en plein dix-neuvième siècle la grave inconséquence de s'égarer dans les bois ne doit pas se montrer bien scrupuleuse sur l'étiquette. J'ai même, relativement à la chevalerie moderne, des idées assez exactes pour m'estimer heureuse de vous avoir rencontré plutôt qu'un autre, et, malgré quelques nuances douteuses de votre entretien, je vous sais gré tant de ce que vous m'avez dit que de ce que vous m'avez épargné. Non, je ne me plains pas; je craindrais plutôt, et je vous en demande pardon, d'avoir laissé trop éclater, dans un sujet si essentiel au cœur d'une femme, l'ardeur de mon âge et de mes convictions.

PAUL.

Madame, je croyais entendre une jeune prophétesse, et je vous aurais écoutée toute la nuit avec un plaisir extrême.

HÉLÈNE.

Toute la nuit, ce serait un peu beaucoup, pour votre agrément et pour mon honneur. Heureusement j'ai fini. Allons-nous-en bien vite.

PAUL.

Allons! (*Il va reprendre son fusil sur la pierre où il s'est assis, et revient lentement vers Hélène en promenant attentivement ses regards autour de lui.*)

HÉLÈNE.

Que regardez-vous donc?

PAUL.

Je voudrais, madame, imprimer dans ma mémoire chaque détail de ce rêve qui m'échappe, — ce cadre mystérieux des bois, ce beau jour qui s'éteint, votre image délicate et respectée au milieu de ces ruines et de ces ombres, au pied de cette croix... les moindres traits d'un tableau qui sera le dernier, le plus précieux souvenir ma jeunesse, et que vous aurez oublié demain.

HÉLÈNE.

Non monsieur. Mais venez. (*Elle veut s'éloigner.*)

aussi heureuse que la vôtre ; mais, telle qu'elle est, elle domine toute mon intelligence ; elle n'est absente d'aucune de mes pensées. Comment me laisserait-elle méconnaître le sens austère, le sens divin que Dieu a caché dans chaque loi de notre vie, et qui prolonge au-delà de la terre la chaîne de nos devoirs, de nos tendresses, de nos espérances?... Non, non... je n'apportais point à l'acte le plus grave, le plus décisif de la destinée d'un homme, cette légèreté, cette insouciance, cette froideur que votre juste colère a flétries, que votre dédaigneux conseil a châtiées !... et cependant ce conseil, je le suivrai, je vous le promets !

HÉLÈNE, *d'une voix basse.*

Oubliez-le, je vous prie ; oubliez-le.

PAUL, *très ému*

Je ne le puis maintenant ; je ne puis promettre désormais à aucune femme une fidélité exempte de trouble, d'amertume... pure de regret.

HÉLÈNE.

Je ne sais, monsieur du Kerdic, si je vous comprends !... mais ceci n'est qu'une chimère indigne de nous deux... Dans une heure, vous n'y penserez plus... Voici la nuit tout-à-fait... J'ai été bien imprudente... Vous allez me conduire encore quelques pas, et puis vous me laisserez?... — Monsieur du Kerdic, croyez-moi, prenez hardiment la main d'une gentille petite femme, qui sera honnête, pieuse et fidèle ; en attendant, prenez la mienne en signe d'adieu, — de bon souvenir, — d'amitié ! (Paul saisit la main qu'Hélène lui offre.)

UNE VOIX DE TONNERRE, *sortant du bois.*

Sur la joue, mon garçon ! sur les deux joues ! ou tu n'es qu'une poule mouillée ! (Au même instant le général se précipite dans la clairière ; la baronne le suit en courant et en criant.)

LA BARONNE.

Non pas, s'il vous plait !... Méchante fillette, que tu m'as inquiétée !

HÉLÈNE, *l'embrassant avec effusion.*

Ma mère !

LE GÉNÉRAL, *ouvrant les bras.*

Et votre père, ma mignonne ! Est-ce qu'on n'embrasse pas son vieux père ? (Hélène, interdite et hésitante, interroge sa mère du regard.) Je vous dis que je suis le père de ce bavard-là. Ainsi embrassez-moi, que diable ! (Il la serre sur son cœur ; Hélène s'échappe tout effarouchée.)

LA BARONNE.

Vous allez tout faire manquer, vous, vous allez voir, avec vos jolies façons !... Pauvre petite, comme elle tremble !... Allons, tu n'es pas raisonnable. Nous avons tout entendu, le général et moi. Vous êtes deux grands enfans, voilà tout ! Venez-vous, messieurs ? (Elle prend le bras d'Hélène, et l'emmène continuant de lui parler.) Je ne puis cependant me dispenser, ma fille, de vous faire remarquer qu'une forêt, surtout à la nuit tombante, n'est pas un séjour convenable pour une jeune personne. (Elles s'éloignent.)

LE GÉNÉRAL, *à Paul,*

Et toi, te voilà resté là comme un mât de cocagne ! Suivons la piste, morbleu ! (Il lui prend le bras.) Et ne viens pas me dire que tu ne veux pas l'épouser, après l'avoir compromise indignement... Sinon je répare tes torts, et je l'épouse, moi,.... net !

PAUL.

Mais, mon père, dites-moi au moins qui j'épouse... et avant tout, est-ce une demoiselle, une veuve, quoi ?

LE GÉNÉRAL.

Chut ! mon garçon ! elle est veuve, — mais avec des circonstances... qui te feront plaisir. Je te conterai cela. (Ils disparaissent dans le bois.)

OCTAVE FEUILLET.

FIN

Semaine Littéraire du Courrier des Etats-Unis.

ADELINÉ PROTAT

PAR

HENRY MURGER.

NEW-YORK,
CHARLES LASSALLE, ÉDITEUR.

73 Franklin Street.

1853